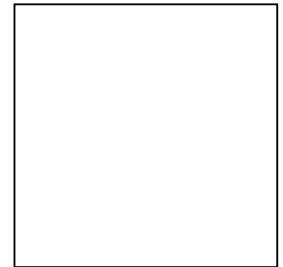




ENZO CORMANN

Comme sans y penser

JE RENCONTRE FÉLIX EN 1984. Philippe Adrien dirige alors le Théâtre des Quartiers d'Ivry. Il anime un stage sur le traitement scénique des rêves. Un concours de circonstances veut qu'il prenne connaissance d'une compilation effectuée par l'auteur de *L'inconscient machinique* des récits de rêves laissés par Franz Kafka, dans son journal et sa correspondance. Je viens pour ma part de mettre en scène à Théâtre Ouvert une manière d'autoportrait intitulé *Tête à tête*, avec Nathalie Nell, Tcheky Karyo et Philippe Delaigue. Philippe Adrien m'invite à me joindre à l'aventure Kafka, en qualité d'écrivain. Durant des mois, les quatorze acteurs improvisent sur la base de ces fragments, et je deviens partie prenante de ce travail, en quelque sorte comme quinzième improvisateur. Je rends peu à peu la langue à ces récits, pathétiquement muets. Philippe réalisera là un de ses plus beaux spectacles. Durant les six mois d'élaboration, Félix vient régulièrement au théâtre nous voir travailler, mais nos rapports restent distants, au point que je le soupçonne de me tenir en piètre estime. Sentiment renforcé par le jugement sévère qu'il porte l'année suivante sur *Ké voi ?*, spectacle réalisé par les mêmes personnes, pour lequel je tiens également la plume. Nous continuons cependant à nous voir, de loin en loin, par l'entremise de François Pain, qui réalise alors un film tiré des *Rêves de Kafka*. Un soir que je prends congé de Félix sur son palier, je lui suggère qu'il devrait venir un jour dîner chez moi, et que ce pourrait être l'occasion de réunir les protagonistes du *Kafka*. Étourdiment, je lance :



Ecrivain, auteur de théâtre, comédien.

Dernier ouvrage paru:
Berlin, ton danseur est la mort. Editions
Théâtrales (1994).

– Tu es là quand ?

– Là quand ? fait-il. Ça se saurait !

Et nous nous embrassons en rigolant.

Dès lors nos relations prennent un tour plus complice. Félix m'envoie quelques unes des pièces – pochades chaosmiques – qu'il s'amuse à écrire entre deux cartographies schizoanalytiques. Ainsi « Le maître de lune », « texte conçu, note-t-il, pour une mise en scène de Philippe Adrien, une musique de Georges Aperghis, un ballet de Daniel Dobbels, des formes et des couleurs de Gérard Fromanger, des vêtements d'Adélaïde Vignola »... Extrait :

« Trois secrétaires-soubrettes en mini-jupes s'affairent autour de (a). Elles l'installent sur un tabouret, le massent, ouvrent sa chemise, l'enveloppent de serviettes chaudes et le chatouillent.

B1, *affectueux* – Dites je le jure ! Allez, dites-le, dites-le donc, je le jure, allez mon gros lapin !

(a) – Mon gros lapin ?

B2 – Et puis, par la même occasion, dites-nous tout. On est là pour vous entendre. On a une grosse écoute pure et dure, exempte de toute pollution et de tout soupçon.

B1, *éternuant* – Nietzsche !

B2 – A la tienne !

B1 – Alors, comme ça, on aurait voulu un petit peu d'individuation, mais on n'osait pas le dire ! C'est bien ça, hein, mon gros bêta ?

(a), *honteux, hoche la tête.* »

De même « *Psyché ville morte* », pour « trois groupes de quatre acteurs unisexes », contenant ce dialogue définitif :

1B – Tu crois qu'il y a un truc ? Un anti-truc ?

2B – Peut-être un tric-truc ?

1B – Tu veux dire du signifiant binaire ?

3B – Pas de gros mots, là-bas !

1B – De toutes façons, il a toujours tout compris avant les autres.

3B – A force de rien vouloir savoir...

2A – Mais le sexe, mon vieux, le sexe !

1A – Qui ? Quoi ?

2A – Le sexe, la différence des sexes, la coupure pour casser le possible !

3A – Tu veux que je te montre mon cul ? »

Ou encore « Visa le Noir, tua le Blanc », « pour neuf acteurs blancs dont les sexes ne sont qu’occasionnellement précisés et un acteur noir », où l’on déniche la chanson suivante :

« Les soirs de bivouac / Bric à brac / J’ai le ticket rock / les jours de java / Fric et frac / La caramba du rat / Les nuits d’abraxas / Ric et rac / Le cha-cha-cha du froc. »

Régulièrement, il me téléphone pour m’extorquer une critique, un conseil.

– On ne critique pas un délire, lui dis-je.

– On critique bien Matta.

– OK, Mettons que tu bâcles.

– Tu n’as qu’à me corriger.

– Mais je ne comprends rien à ce que tu racontes !

– En somme, je suis un auteur incompris.

– Ça t’étonne ?

– Non, tu parles, ça m’enchante ! Quand écrivons-nous une pièce ensemble ?

A défaut de répondre à cette dernière invite (qu’il me renouvellera à de maintes reprises par la suite, sans que je la prenne jamais au sérieux – à tort), je me laisse convaincre d’intervenir dans le cadre du séminaire, qui se tient à l’époque boulevard Saint-Germain.

– Je n’ai pas grand-chose à dire.

– Ils disent tous ça.

– Donne-moi un sujet.

– « Qu’est-ce que le théâtre ? »

– Je ne suis pas philosophe.

– Tu parleras avec ton cœur.

Je rédige soigneusement mon intervention. Au jour dit, je le trouve disputant une partie d’échecs dans un coin de la salle.

– Je pensais que tu ne viendrais pas, me dit-il.

– J’ai la trouille.

– Plus qu’au théâtre ?

– Le trac et la trouille sont deux choses bien distinctes.

– Il faudra qu'on en reparle.

Durant trois quarts d'heure, je lis ce que j'ai écrit, sans pratiquement relever les yeux de ma liasse de feuillets saturés de ratures et d'ajouts – un tunnel. Félix a l'air ravi. Tard dans la nuit, tandis que nous buvons un verre, attablés dans sa cuisine, il m'interroge sur mes projets. Je lui réponds que j'envisage d'abandonner le théâtre. Que le milieu, la dépendance à l'égard des grosses structures, les conditions de production m'insupportent.

A quelque temps de là, il me téléphone :

– X ne va pas bien. J'ai pensé que nous pourrions peut-être faire quelque chose. Je l'ai invité à dîner. Viens. On discutera. X est écrivain de théâtre. Il a l'âge de mon père. J'aime beaucoup ses pièces et, comme beaucoup de gens, j'éprouve une grande tendresse pour le personnage. X se rend à l'invitation en compagnie d'Y, un ami de toujours, qui a lui aussi beaucoup écrit pour la scène. Ces deux auteurs ont eu leur heure de gloire, jouissent d'une notoriété importante dans le Landernau théâtral, mais se trouvent alors mis à l'encan de nos scènes dites *nationales* (maisons de la culture, Centres d'action culturelle, Théâtres nationaux, Centres dramatiques nationaux...). Je suis plutôt mal à l'aise. Félix me chambre

– Tu as perdu la langue ?

Je réponds que je suis ému et intimidé. X et Y se récrient.

– C'est parfait, dit Félix. Ça ne pouvait pas mieux commencer.

Trois mois plus tard...

Paris, le 3 octobre 1987,

Denise Bonal, Enzo Cormann, Roland Dubillard, Jean-Claude Grumberg, Félix Guattari, Jean Jourdheuil, Romain Weingarten, Jean-Paul Wenzel

à

*M. Robert Abirached
Directeur des Théâtres
Ministère de la Culture*

Monsieur le Directeur,

Le présent envoi concerne le projet de création d'une coopérative d'auteurs français.

Cette initiative qui regroupe à l'heure actuelle une dizaine d'artistes et d'intellectuels, impliqués soit au titre de membres fondateurs, soit au titre de conseillers artistiques ou administratifs, est née d'une réflexion collective menée durant la saison 86/87.

De nombreuses discussions, enrichies des interventions suscitées de diverses personnalités (philosophes, comédiens, artistes de tous horizons et nationalités, administrateurs...) ont permis d'affiner peu à peu les premières intuitions nées d'un simple échange entre écrivains de théâtre de différentes générations, d'expérience et de styles divers.

Le document ci-joint dresse donc l'état de notre projet de regroupement. Il s'agit d'un texte d'orientation générale, indiquant brièvement la philosophie qui préside à cette initiative, ainsi que ses objectifs principaux.

A la signature de ce texte comme à celle de cette lettre, sont associés aux membres fondateurs des conseillers, qui ont pris une part très active à notre réflexion, et constituent le noyau de base d'une instance critique consultative à laquelle se sont d'ores et déjà associés de nombreux artistes de différentes disciplines. [...] Manière de compagnonnage critique que nous pensons garant d'une action plus lucide, en prise sur son époque.

Nous sollicitons donc un rendez-vous afin de vous exposer de vive voix ce projet dans lequel nous plaçons aujourd'hui de nombreuses espérances.

Outre les signataires de cette lettre, toutes sortes de personnalités participent à la dizaine de réunions – plutôt festives – au cours desquelles le texte d’orientation est âprement discuté. J’assume de mon mieux le secrétariat du groupe. Nous prenons de nombreux rendez-vous, exposons inlassablement notre projet, écrivons à toutes les personnes susceptibles de défendre notre cause en haut lieu, et recueillons pour finir force promesses... préélectorales. Comprenant que nous n’obtiendrons rien, je fais part à Félix de mon intention d’arrêter d’assumer mon rôle d’agitateur en chef.

– Si c’est pour vérifier que le groupe ne fonctionnerait pas sans toi, me dit-il, épargne-toi cette perversité : nous le savons tous deux depuis le début.

– Là n’est pas la question, dis-je.

– Selon moi, il n’est qu’une question qui vaille : est-ce que tu as MIEUX à faire ?

– Je crois que oui.

– C’est dommage, me dit-il. X va déjà beaucoup mieux. Et toi aussi, je trouve.

Je maintiens ma position, le groupe périclète, X connaît de graves problèmes de santé, et je cesse de voir Félix durant quelque temps.

Parmi les pièces qu’il continue de me faire parvenir (il y en aura une dizaine en tout), un « Socrate » facétieux retient mon attention :

« Après la guerre des étoiles la bombe à logos ! Voilà où nous auront conduits cent années de lacanisme. Mais que je sache, les conventions saussuriennes de Genève n’ont-elles pas pros- crit l’usage des gaz signifiants ? »

Extrait de *Da capo*, duo pour comédien et saxophoniste, texte d’Enzo Cormann, musique de Jean-Marc Padovani. Théâtre de la Tempête, Paris, mai 1993. Le spectacle met aux prises deux musiciens qui se retrouvent au terme d’une brouille de dix années. Celui qui parle – Asa, pianiste – est aveugle, l’autre – Babil, saxophoniste – est muet.

« Tu te souviens de cette soirée à Rome, après le concert, dans les jardins du Tivoli ? Il y avait ce Français qui me saoulait de questions sur la technique du piano, sur ma représentation mentale du clavier, sur ce qui selon moi distinguait l’aveugle du musicien ordinaire, et tout le tremblement. Je ne songeais qu’à m’en débarrasser. Comme personne ne venait pour m’en délivrer, je me suis contenté de lui marmonner quelques banalités entre deux verres de vin. Je pensais qu’il avait fini par se décourager, quand il me dit :

– On vit sans y penser. On croit que ça va toujours de soi. On veut avoir la paix. Mais ça revient à se placer sous le joug d’une pensée qui ne dit jamais son nom. Une pensée très commune, en même temps qu’innommable, une pensée qui va le cours tranquille des corbillards. Je vois bien que je vous casse les pieds avec toutes mes questions. Pour vous, toute conversation est vaine. Vous ne voulez pas penser avec moi. Seulement moi, je pense avec les autres, comme vous, vous faites de la musique avec d’autres. Moi aussi, j’improvise, en un sens. Un jour que vous viendra l’envie de penser en compagnie, téléphonez-moi, je vous laisse ma carte.

Il m’a serré la main et il m’a planté là. Je ne savais pas du tout qui il était.

Deux ans plus tard, alors que je grelottais dans mon duvet puant, en pleine crise de manque, j’ai tout à coup pensé à lui. Sa carte était encore dans mon portefeuille. Curieusement, je ne m’étais jamais résolu à la jeter. J’ai appris qui il était par le chauffeur de taxi, qui a lu à haute voix son nom et son adresse sur la carte que je lui tendais. Je le connaissais de réputation.

En compagnie du comédien Arnaud Carbonnier, je présente la pièce à Théâtre Ouvert, dans le cadre d'une semaine de lectures d'auteurs contemporains. Félix est assis au quatrième rang de la petite salle, à côté de Joséphine. Nos regards se croisent à plusieurs reprises durant la représentation (manière de lecture-spectacle, réglée en quelques heures de répétition).

Il biche, ses yeux brillent, il rit sans retenue, mais il traque. Nous nous retrouvons dans les coulisses pour une brève interview sur France Culture. Dès que le micro est fermé, il me dit :

– C'est tuant !

– Quoi donc ?

– Etre là, dans la salle, comme un môme, tout le poids de la salle sur les épaules, je suis vidé. Mais ça vaut le coup !

Lorsque nous nous séparons, devant le Moulin Rouge, je lui fais part de mon envie d'aller vers un théâtre offrant une plus large part à la musique. Il me dit :

– Et si tu faisais le contraire ? Ton théâtre est-il si lourd à transporter que tu ne puisses t'en faire un balluchon pour aller visiter la musique ?

Il me dit cela comme sans y penser. Un an plus tard, en 1988, j'écris et je mets en scène mon premier spectacle musical (*Jubal*), en compagnie du percussionniste Youval Micenmacher. L'année suivante, je présente un jazz oratorio avec trois musiciens de jazz (*Le rôdeur*). En 1990, j'entame une collaboration avec le compositeur et saxophoniste Jean-Marc Padovani.

Depuis bientôt cinq ans que nous musardons de concert, nous avons conçu, tourné, enregistré plusieurs spectacles mêlant

Je n'avais jamais lu ses livres, mais sa notoriété, imbécilement, me réconforta. Le chauffeur m'a conduit jusqu'à sa porte. Il nous a aussitôt ouvert, et s'est acquitté du montant de la course comme si la chose allait de soi. Il m'a mené par un couloir étroit jusqu'à son bureau, qui lui tenait également lieu de cabinet de psychanalyste. L'endroit sentait les livres, à en juger par l'acoustique de la pièce, il devait y en avoir des milliers, couvrant les quatre murs. J'ai pris place sur le divan. « On va déjà parer au plus pressé », a-t-il dit. Il a composé un numéro de téléphone. J'ai recommencé à trembler, et j'ai sombré peu à peu dans un tourbillon de douleur et de froid, dans lequel s'engloutissait également sa voix, dont ne me parvenaient plus que des hoquets stridents...

Mesures 23 et 24 de la Sonate opus 109 de Beethoven. Passage instantané du doigté de sixtes au doigté de tierces. A se couper la main de dépit. La première partie de Miles, dans les arènes de Nîmes. T'as pas cent balles ? – Déjà donné. Le petit bruit du cran d'arrêt dans la gare déserte. Blanche, nue à la fenêtre, me détaille le voyeur de l'immeuble d'en face. A Delhi, la nuit sur la terrasse de l'attaché culturel d'ambassade. La gueule des flics, appelés par un voisin. Prélui, l'ingénieur du son, sous couvert de filmer la soirée, enregistre une heure de plan fixe sur la fille d'un grossium. Château Petrus 61, dans la cave du vicomte machin-chose, vingtième anniversaire de la mort de Charlie Parker, tout ce qui reste de la fortune familiale, trois mille bouteilles à se damner. Le Pork-Pie-Hat, à Sydney. La barmaid s'escrime à t'apprendre l'anglais. Et toi, sérieusement esquinté au mauvais champagne, les yeux que je devine rivés sur son décolleté, qui bat la mesure d'une valse pour ses seins un peu flasques. « Je ne me plains pas d'être aveugle, déclare Ray Charles, j'aurais pu naître noir. » Maman, où es-tu ? Devant toi, nigaud. Son enterrement, le jour de Noël. Des centaines de chaussures qui craquent sur la neige. Bella ciao, bella ciao, bella ciao ciao ciao. Le rire de Louise, le halètement du chien, là-bas, très loin, dans ce refuge. L'air des cimes, et Barnabé, seulet, qui tisonne la braise.

musique et mots, musiciens et bandes magnétiques, orchestre et espace de jeu, en des manières d'oratorios, tantôt très « écrits » (*Mingus-Cuernavaca*, jazz poem pour huit musiciens et un récitant), tantôt largement improvisés (*Face au toro*, impromptu réunissant le quartette Padovani et moi-même), parfois conçus et proposés comme de simples « concerts parlants » (*Sud*, pour quatre musiciens de jazz, quatre musiciens du pourtour méditerranéen et voix), parfois encore comme des représentations dites – faute de mieux – de « jazz théâtre » (*Da capo*, duo pour saxophoniste et comédien).

Nous avons baptisé notre équipée musicale et théâtrale La Grande ritournelle, en écho à cette phrase extraite de *Qu'est-ce que la philosophie ?* : « La grande ritournelle s'élève à mesure qu'on s'éloigne de la maison, même si c'est pour y revenir, puisque plus personne ne nous reconnaîtra quand nous reviendrons. »

Durant l'année qui a précédé sa mort, Félix a longuement travaillé, en compagnie de Gérard Fromanger, à une manière de poème autobiographique, avalanche d'éclats d'une vie, intitulé « Ritournelles ». Le jour de son enterrement, je lis des extraits de ce texte devant son cercueil, accompagné d'un quatuor de cuivres. Nous avons répété le matin. Le soleil semble se rire des tombes. Je lis d'abord une demi-page, seul, puis l'orchestre m'accompagne à partir de la phrase : « Est-ce que vous me reconnaissez ? » Je pose la question, la musique démarre, je pleure, qu'ai-je de MIEUX à faire ? □

A Copenhague, bœuf avec Wayne Shorter, de passage. Le chant de Louise mêlé au vent du soir. Jim Pepper. La politique du pire. Pendant que les camarades s'échinent à la porte des usines, monsieur fait ses gammes. Do si la sol famille bourgeoise. Elle passait des heures chez une voyante, son fils aveugle sur les genoux. « Ne gigote pas comme ça, voyons ! ». Mac Kack, sous la pluie, à Paris, demande à un flic son chemin pour une rue inexistante. Il profite de ce que le poulet plonge dans son plan de la ville pour pisser dans la poche de son ciré. Grand-papa sent l'eau de lavande. Il décrit les tableaux du salon par tranches ascendantes. Absence totale de perspective. Elle m'entraîne dans le jardin, tandis que la fête bat son plein. Il se met à pleuvoir, puis à grêler, tandis que je l'encule, basculée sur le puits. Trans-Europ Jazz Festival, je joue l'intro de « Pas de panique », un type au premier rang se met à gueuler à ton intention, il désigne ton soprano avec insistance, tu passes outre, tu vas pour attaquer le thème, aucun son ne sort du biniou, tu as simplement omis d'ôter l'écouvillon. Il s'offre à me faire traverser le carrefour, quand nous parvenons de l'autre côté je lui demande de me lire une lettre de Sonia, reçue le matin même. « Cette nuit, je t'ai sucé en rêve jusqu'à ce que tu demandes grâce », écrit-elle. Mon bienfaiteur s'excuse, il est malheureusement très pressé. La table en grosses planches sous le figuier, crépuscule d'arômes, le vin glacé, quelques aubades en espagnol, l'ombre des toros dans la dégringolade de triples croches. Justin parle de peindre, Christine de son futur enfant. Fleurette africaine. Un musicien me dit que Dubuffet peint comme un enfant, je lui rétorque qu'il joue quant à lui comme un vieillard. « Tu as de la chance d'être aveugle ! » me lance-t-il, furieux. Je lui colle aussitôt une baffe. La version de Summertime d'Albert Ayler. La fable de Lawrence sur le parasol fendu. Chaos...

Je reprends connaissance. Une femme, que je suppose être une infirmière, me fait une injection de méthadone, sans aucun commentaire, et je sens que le manque desserre peu à peu son étai. Mon hôte parle avec un homme, un médecin. La discussion porte

sur une réunion prévue le lendemain. Aucune des trois personnes ne semble s'étonner de mon état, ni de ma présence dans cet appartement. Quand nous sommes de nouveau seuls, il m'explique qu'il a réservé une place pour moi dans un centre de désintoxication que dirigent des amis. Qu'on m'y attend le jour même. Qu'il m'y conduira dans l'après-midi. Puis il me dit :

– Nous devrions reprendre la discussion où nous il avions laissée à Rome. Vous souvenez-vous de quoi il retournait ?

Je réponds que j'ai d'autres soucis en tête. Mais il semble ignorer ma remarque.

– Accepteriez-vous, me dit-il, de participer à un groupe de réflexion, réunissant des musiciens et des gens qui travaillent dans le champ psychothérapeutique ?

Puis, sans attendre ma réponse, il se lance dans une série d'explications sur l'intérêt d'approches transversales de ce type, pour l'étude de la maladie mentale. Il me demande en outre de réfléchir à une liste de musiciens à contacter pour ce travail, et de profiter des semaines à venir pour réfléchir à ma propre contribution. Il suggère que je pourrais travailler à une communication sur le thème de l'improvisation en musique, de la composition spontanée, qui pourrait par la suite faire l'objet d'une publication.

Lorsqu'il prend congé de moi, au centre de désintoxication, il me dit :

– Je peux compter sur vous, n'est-ce pas ?

En l'espace de quelques heures, j'étais redevenu quelqu'un.

Quand il est mort, l'été dernier, neuf ans s'étaient écoulés depuis qu'il m'avait ramassé à la petite cuillère. En apprenant la nouvelle, j'ai repensé à ce qu'il m'avait dit quelques mois auparavant, alors que nous dinions chez lui :

– L'existence n'est pas dialectique, n'est pas représentable. Elle est à peine vivable ! »

E. C. □